

Liang Zongdai

A propos de Paul Valéry

traduit par Chantal Chen-Andro

Diplômé de l'université de Canton, Liang Zongdai (1903-1983) se rend en Europe où il séjourne sept ans, notamment en France. Passionné de littérature et de poésie il traduit en français le poète chinois Tao Yuanming, Valéry écrit une préface pour cette traduction. Il traduit également en chinois de nombreux poètes occidentaux — Valéry, Verlaine, Rilke, Blake, Baudelaire, Shelley, Goethe —, publie des essais sur la poésie et la littérature. A son retour en Chine il a enseigné dans diverses universités. Critiqué et maltraité pendant la Révolution culturelle il échappe à la mort de justesse. Après sa réhabilitation il a occupé la fonction de directeur de l'Institut des langues étrangères de Canton.

Les quelques lignes présentées ci-dessous sont extraites d'un essai datant de 1928¹. Alors que des critiques français comme G. Poulet ont souligné le « caractère indépendant de la vie intellectuelle » chez Valéry, laquelle, contrairement à la vie sensible et affective, reste placée sous le signe de la séparation et de la distance², Liang Zongdai, l'un des premiers traducteurs en chinois de Valéry, semble éprouver quelque réticence à envisager un fonctionnement indépendant de la conscience pure. Il est vrai qu'il emploie plus volontiers le mot « âme » (xinling, linghun en chinois, âme, esprit). Il semble, par là même, fidèle à l'attitude fondamentale des Chinois vis-à-vis de la Nature, réaffirmant les interactions qui existent entre la subjectivité et l'extériorité (entre l'émotion et le paysage).

« [...] Certains critiques pensent que le thème unique des poèmes de Valéry, comme de toute son œuvre, qu'elle soit poétique ou non, n'est ni la conscience pure (*zhihuì*), ni le notionnel, mais bien la notion dramatisée de la conscience, que son talent, comme ses limites, ne réside pas dans la symbolisation des productions de l'esprit (*jingshen*), mais d'une poétisation de l'esprit lui-même, ce pouvoir, ce travail, cette noblesse intérieurs. L'analyse des œuvres de Paul Valéry montre que cette remarque est assez bien fondée. Dans ses propos sur la danse il ne s'attache pas seulement à la philosophie de la danse, mais il voit en la danse le symbole des fonctions intellectuelles de l'âme (*linghun*). De même, pour l'architecture, il ne s'arrête pas à sa signification profonde, mais y voit une manifestation majestueuse des créations de l'âme. Dans les explications qui ont été données de *La Jeune Parque* l'accent est souvent mis sur la conscience (*yishi*) endormie

1. Liang Zongdai, « Paul Valéry », dans *Poésie et vérité (Shi yu shen)*, Presses commerciales.
2. *Entre Moi et Moi*, Corti, 1977, p. 147-148.

ou éveillée, sur l'opposition entre un monde conscient et un monde inconscient [...] Les vingt poèmes qui composent *Charmes* sont la description des "paysages de l'âme" du poète ou du philosophe. [...] *Au platane* et *Air de Sémiramis* montrent comment l'esprit (*xinling*), après l'éveil, ressent les entraves imposées par le corps [...] *La cantate du Narcisse* est l'accord secret de l'esprit (*xinling*) libéré avec le moi et l'examen de ce moi [...]

Toutefois, l'esprit (*xinling*) ne fonctionne pas de façon indépendante, coupé de tout. Comment pourrait-il se séparer, ne fût-ce qu'un bref instant, de ses propres productions ? C'est qu'il existe des liens étroits entre lui et ce qui lui est extérieur, c'est-à-dire le monde, l'univers [...] Valéry chante l'esprit, peut-il se limiter à l'esprit en lui-même ? [...]

Mais quel est le contenu de la poésie de Valéry ? Quelle pensée enferme-t-elle ? Il pose des questions éternelles de la philosophie et de la métaphysique : qui suis-je ? Qu'est-ce que le monde ? Quels sont les liens qui m'unissent à lui ? Où est la valeur de ces liens, dans le monde ou en moi qui suis fragile et périssable ? Celui qui penserait trouver une réponse directe et claire à ces questions dans la poésie de Valéry risque fort d'être déçu dans la mesure où elle ne se développe pas de grandes idées philosophiques mais entend nous faire sentir le rythme d'une pensée, des saveurs, des odeurs, des sons, des mouvements et nullement nous donner une photographie des apparences, toute en surface. Quand nous lisons sa poésie nous devons préparer notre imagination, notre sensibilité. Les variations des sonorités, les échos, les rimes, autrement dit les sons et les couleurs, nous poussent doucement comme la brise fait avancer une voile blanche sur une eau tranquille, nous font pénétrer au cœur du mystère caché de l'univers, nous rendent sensibles les pulsations qui battent entre l'univers et nous — pulsations silencieuses, intimes, bien rythmées —, nous font découvrir la philosophie, mais nous amènent aussi à recréer le poème. Telle est la vraie démarche par laquelle on peut atteindre la pensée pure, telle est aussi la grandeur de cette poésie philosophique. Le rythme est ce qui donne vie à l'art, tout comme ces pulsations donnent vie à l'univers, mais il est plus difficile de parvenir à saisir le rythme de la conscience (*zhihui*) que de rendre compte des pulsations de l'émotion. Écrire un poème philosophique apparaît donc comme une entreprise plus risquée que celle d'écrire un poème lyrique.

Ce qui fait la réussite de chefs-d'œuvre comme *La Jeune Parque*, *Le Cimetière marin* ou *La cantate du Narcisse*, ce qui fait leur profondeur, c'est que le poète ne s'attache pas à de grandes idées comme celle de la vie, de la mort, mais que, dans l'immensité entre le ciel et la terre, le poète médite tandis que son pouls bat à l'unisson avec celui de l'univers. »